

Christelle Tournier

Mamona

Mona est toujours aussi jolie. Je la regarde dans le miroir tandis qu'elle lisse ses cils d'une pâte soyeuse et légèrement pourpre. Elle n'aime pas le noir, elle lui préfère toujours une nuance, un reflet. Et celui-ci se marie si bien avec l'émeraude de ses yeux. Lumineuse, elle arbore sa toute fraîche cinquantaine avec éclat. Je l'aime du même amour fou, Mona, qu'au matin de notre mariage.

Pourtant, je ressens ce curieux pincement quand de sa robe elle me frôle en s'échappant, encore ! Depuis quelques mois, elle est différente, fuyante, évasive sur son emploi du temps. Moi qui la connais si bien, je ne la reconnais pas.

Cela fait trente ans que nous nous aimons. Trente ans ! Nous n'avons pas eu d'enfant même si Mona a cette silhouette un peu alourdie des femmes qui gardent la trace épanouie de leur maternité. Nous avons profité de notre jeunesse, puis nous avons essayé d'en avoir, je pense, sans conviction. Nous avons vécu ces belles années pour nous, égoïstes. Notre vie s'est remplie de voyages, de sorties, de concerts, d'amis. Elle nous a épargné les souffrances de la maladie, la perte d'êtres chers ; ainsi nos parents vivent-ils toujours même si ceux de ma femme brillent par leur absence. Mis à part cela, aucun nuage n'avait jamais assombri notre quotidien. Nous étions heureux.

Et puis les choses ont changé, c'est difficile de dire quand ça a commencé. Un week-end taciturne je crois, puis Mona n'a plus été la même. Ma femme devant le mutisme de qui je me sens maintenant si désespéré est devenue de plus en plus lointaine, pensive, absente. Elle s'est refermée sur elle-même tout en essayant bien maladroitement de ne rien laisser paraître. Mais

je la connais, depuis tout ce temps, je sais qu'elle n'est plus comme avant. Avant quoi ? Ça, je ne sais pas...

Je la regarde partir, j'admire ses belles courbes arrondies qui trahissent sa gourmandise. Elle adore manger et cuisiner et moi, je me régale de ses plats. Sa merveilleuse grand-mère, que je n'ai pas connue mais dont j'ai tant entendu parler, lui a appris l'art culinaire dans les traditions du terroir. C'est elle qui a gardé sa petite-fille jusqu'à ses presque quatorze ans. Quand Maminov' est décédée, Mona a été longtemps très malheureuse. C'est tout ce que je sais, elle n'a jamais vraiment voulu me raconter cette période, préférant fermer tout accès à sa douleur. Mais elle a continué de cuisiner en hommage à son aïeule ; c'était un acte d'amour, de gratitude, une reconnaissance sans faille.

Je l'aime.

Elle quitte la chambre, prend à la volée ses clés de voiture, sans un regard. « À ce soir ! » Je la connais depuis toutes ces années, je dois me rendre à la dure conclusion que Mona aime un autre homme, c'est une évidence.

Il faut que j'agisse, je dois savoir qui, pourquoi, comment, en même temps que ma détermination m'effraie : je sens en moi une sourde transformation négative que je n'aime pas. Quel choix ai-je ? Mona me laisse-t-elle la possibilité d'agir d'une autre façon ? Bien sûr, il serait plus simple de le lui demander et d'affronter la vérité avec courage mais c'est une qualité que je n'ai visiblement pas. J'ai peur de son propre embarras et de lire dans ses yeux qu'elle ne m'aime plus, qu'elle fait semblant. Ce serait terrible. Alors je décide de l'espionner. Doux et confiant de nature, je n'éveille pas ses soupçons et je redouble de vigilance pour me contraindre à rester EXACTEMENT ce que j'ai toujours été. J'y mets toute mon énergie, j'en suis épuisé. Grâce à ces efforts, elle n'imagine pas que j'observe chacun de ses gestes et elle ne sait pas non plus que je guette sans relâche les endroits où elle pose son portable... quand elle le pose ! Elle est si souvent en train d'écrire, de LUI écrire c'est sûr, en se cachant, telle une adolescente ! Les pires scènes me viennent à l'esprit, je cauchemarde, je tremble dès que j'y pense : j'imagine leur correspondance longue, enflammée, passionnée... Des lettres d'amour, en plus court.

Il faut que je sache. J'attends le moment opportun, je guette sans relâche...

Enfin, un jour, tandis qu'elle s'affaire aux fourneaux, son téléphone est là, abandonné sur le rebord de l'évier. La voisine d'à côté passe, Mona va l'aider, elle se néglige quelques minutes, je dois en profiter, réagir vite, regarder et me cacher, non, me cacher puis regarder. En fait, ne pas perdre de temps, déverrouiller, comme elle, sans me tromper. Sans me tromper ? Je ne suis pas sûr, je ne pense pas... Je crois que si, si, elle doit me tromper ! Après toutes ces années ? Non, ce n'est pas possible, pas elle, elle m'aime ! Mais si, elle a dû tomber amoureuse, un sentiment dévastateur, incontrôlable ! Elle l'a dans le sang, dans la peau ! Un coup de foudre !

Perdu dans des pensées contradictoires, je me torture. Il faut que je me concentre sur son écran, c'est lui qui m'apportera des réponses. Mes mains s'affolent... Une erreur ! Non ! Un autre code ? Impossible, elle ne connaît pas mes soupçons ! Non, c'est bon, elle n'a rien changé ! Sauf à son cœur et je vais le savoir, là, maintenant ! Je tremble encore plus...

Les phrases dansent devant mes yeux, s'éloignent, deviennent floues, noires, pourpres. J'ai du mal à les lire tant je crains l'irréparable. Il l'aime, elle l'aime, ils se sont tellement manqués ! Il la surnomme Mamona, il s'appelle Thomas. Certains mots me raisonnent, d'autres résonnent. Ils semblent se connaître depuis si longtemps et en même temps se découvrir dans le feu d'un amour récent, pur et sans borne. Mon cœur palpite avec violence dans ma poitrine tandis que je lis en diagonale les derniers messages, sans trop retenir car tout se brouille : seul ce qui me blesse cogne dans ma tête : il aime tant sa cuisine, elle symbolise trop de choses pour eux... La blanquette de sa grand-mère qu'elle a concoctée chez lui était divine... J'arrête ma lecture, mes yeux se brouillent de rage. Elle ne pouvait pas me faire ça ! Pas l'héritage culinaire de famille, réservé aux gens qu'elle aime !

Faut-il qu'elle l'aime !

D'un doigt fébrile, je voudrais remonter le fil de leur conversation mais je n'ai pas le temps, elle va rentrer. J'entends son pas sur le gravier. L'écran brûlant s'allume, un nouveau message de ce Thomas s'affiche. Il me nargue ! Jeudi soir à Montparnasse, au train de 20 h 04. Il prend une chambre au Miramar, il a hâte, ils ont besoin de se retrouver et de prendre du temps ensemble. Il l'aime.

Une nuit à l'hôtel ! Coup de poignard. Je vais mourir. Elle arrive. Je ferme l'application machinalement, elle ne doit pas savoir que je sais. Je lâche le téléphone, sans doute exprès, peut-être pas. Une douleur insupportable m'envahit. Je suis resté devant l'évier. L'écran heurte son rebord. Il rebondit sur le sol. Le bruit de sa chute me force à réagir. Je le ramasse d'un mot

grossier « oh, pétard de Dieu, pourquoi est-il posé là, cet engin ? », je le lui tends, il n'est pas cassé, ouf !

Elle m'a dit qu'elle allait chez sa cousine à Paris passer la soirée et puis la nuit. Je réunis toutes mes forces pour sourire comme je le fais depuis trente ans, trente ans d'une fidélité absolue et d'un amour sans borne.

« À demain ma chérie, passez une bonne soirée ! Embrasse Julie pour moi ! »

Je gare ma voiture. Et si je m'étais trompé ? Si j'avais rêvé tout cela ? Je regarde les trains qui arrivent à 20 h 04. Rennes, c'est facile. J'attends, caché. J'ai tout mon temps, toute la nuit, noir de jalousie. Je la vois arriver face au quai et, quand les voyageurs descendent, le repérer aussitôt et le serrer dans ses bras. Comment est-ce que je fais pour ne pas bondir, comme un chien enragé ? La stupeur peut-être, la honte, la douleur ? Je ne sais pas. Je reste paralysé, pétrifié. Je les suis jusqu'à l'hôtel d'où ils ne vont plus ressortir jusqu'au lendemain. Moi, je ne ferme pas l'œil de la nuit, j'attends dans ma voiture que j'ai rapprochée et un état psychologique que je n'arriverais même pas à décrire, tant je ne suis plus moi. Le petit matin me trouve anéanti par une nuit recroquevillé dans la souffrance d'un marteau qui cogne, cogne et cogne au même endroit, sans relâche, la même phrase assassine : « elle en aime un autre, elle en aime un autre, elle en aime un autre, elle en aime un autre, elle... »

Quand ils se quittent le matin, ils se serrent à nouveau très fort. Elle part de son côté, il va à la gare, ce que j'avais imaginé. C'est presque trop simple de monter dans le même train que lui, comme si c'était écrit. Je peux même m'asseoir presque en face sans qu'il se méfie, il ne connaît pas le mari qu'il est en train d'assassiner. Bien plus jeune que nous, certainement bon amant, beau... Où a-t-elle pu le rencontrer ? Mon cœur palpite trop fort. Il habite à trente minutes à pied de la gare, aime marcher, c'en est déconcertant de facilité de le suivre... Quand je frappe à sa porte, il ouvre sans même se méfier.

Il est rouge de sang, mâle, mal, mal à terre, abîmé. « Ça t'a excité, hein, une femme plus âgée que toi, l'épouse d'un presque déjà vieux ? T'as aimé passer cette dernière nuit à l'hôtel avec elle ? » Je m'arrête, je voudrais qu'il me réponde. « Depuis quand vous vous connaissez ? Comment, sale connard, est-ce qu'elle peut aller jusqu'à te mijoter une blanquette ? Qu'est-ce que tu lui as fait pour qu'elle t'aime à ce point ? Mais réponds, réponds, fils de p... »

Trop tard, il a déjà perdu connaissance, sans un mot.

Je m'entends encore, ce sont mes mots qui résonnent maintenant sans se calmer dans ma tête exténuée. J'ai trop frappé, excité, blessé, abîmé comme jamais, à jamais. Je me sens sale, vide, mort.

Je ne me reconnais plus, violent, grossier, je n'ai pas été habitué au malheur... Je ne suis pas un assassin mais je me suis enfui, le laissant là, presque mort. « Il a eu de la chance. Cet acharnement aurait pu lui être fatal et si ses blessures sont sérieuses, elles n'engagent pas son pronostic vital. Les voisins ont aperçu la porte d'entrée ouverte et sont venus voir, il n'a pas dû se passer beaucoup de temps entre son agression et leur passage mais ils n'ont vu personne. Pour l'instant, il ne se souvient de rien. Après ce qui lui est arrivé, ce n'est pas étonnant. Selon le médecin, il a de bonnes chances de retrouver la mémoire. Il faut attendre.

« On va retrouver le salopard qui lui a fait ça. Pas de mobile apparent, pas de vol. Monsieur Guérel a ouvert la porte à son agresseur sans se méfier. Aucun passé douteux, casier judiciaire vierge. 35 ans, en couple. Né sous X, adopté à l'âge de six mois par une famille d'accueil aimante et présente, enfance stable à Rennes, il vit dans un petit pavillon calme avec sa compagne, Marion Coté, 40 ans. Elle était en déplacement professionnel durant les faits et est revenue en urgence. Il ne semble pas y avoir de tension entre eux. Fait important dont Madame Coté nous a parlé : Monsieur Guérel a retrouvé il y a un an la trace de sa mère biologique, Mona Redon, née Balle, 51 ans, mariée à François Redon, 59 ans. »